

L'Escholier

Rédaction et administration :
CASIER POSTAL 475

Téléphone : MAIN 7460

GAZETTE DU QUARTIER LATIN

Rédigée en collaboration

PARAIT TOUS LES VENDREDIS

Quatre pages : - - 5 sous

Abonnement : - 1.25 sous

Réflexions sur la Faculté de Droit

Le banquet des étudiants en droit a mis à jour bien des défauts dans notre "belle" Faculté. Des professeurs nous ont conseillé d'être Canadiens avant tout — et cela au moment même où il convient d'appartenir à sa race plutôt qu'à son pays. De "jeunes et éloquents" orateurs y ont été incapables de bien prononcer un discours en français... et encore moins un petit boniment inutile en anglais. Et enfin de nombreuses scènes de désordre se sont produites chez cette jeunesse que M. Lemieux veut envoyer combattre "pour la gentillesse dans le monde".

Mais les pires choses, ce sont encore celles que nous n'avons pas vues. Le banquet n'a pas fait voir que certains de ces professeurs aux si beaux discours ne savent pas enseigner, qu'ils cherchent à être obscurs pour paraître savants et qu'ils s'imaginent pouvoir lire le Code et ne faire que cela. Il n'a pas fait voir non plus la paresse intellectuelle voisine de l'abrutissement chez cette "future élite" dont les membres affichent dans les petits et les grands salons leur titre d'étudiant en droit ou en loi. Non, le banquet n'a pas dévoilé que nous ne faisons jamais autre chose que préparer des examens mensuels (et Dieu sait quels examens!) ; que, sur notre "promontoire" nous n'avons jamais étudié au point de vue des principes de l'interprétation des lois l'article 92 de l'acte de l'Amérique du Nord britannique; que nous, les futurs législateurs, nous préférons être plus tard des plaideurs, parce que nous trouvons cela trop ingrat et trop difficile d'être des juriconsultes; et qu'enfin, dédaigneux des questions nationales aussi bien que des problèmes juridiques, nous n'avons pas le moindre souci d'apporter quelque chose au patrimoine commun de notre race. Alors que la lutte des nationalités au Canada est essentiellement la lutte de deux prestiges: le prestige du commerce et le prestige des choses de l'esprit, il n'y a pas un seul d'entre nous qui désire composer, durant le cours de sa vie, un chef-d'œuvre qui puisse embellir le génie français dont nous sommes solidaires.

Voilà quelques-unes des observations qui s'offrent nécessairement aux yeux des élèves de la Faculté de droit. Elles sont bien tristes quand l'observateur est un "national"; elles le sont encore plus quand le national est d'Ontario.

Mais il ne s'agit pas de gémir; il faut chercher le remède et l'appliquer. Que lors du passage subit d'un collègue à l'Université un étudiant change du tout au tout, cela est impossible et c'est pourtant ce qui paraît exister. Il y a nécessairement une lacune dans notre enseignement classique et quelque chose de néfaste dans l'influence du milieu universitaire. D'où cela provient-il? c'est une enquête à faire. Le collègue, certes, donne au jeune homme un merveilleux instrument, la méthode; mais, s'il lui procure si bien le moyen d'étudier et de se spécialiser, lui procure-t-il autant le goût, la "passion" de l'étude? La passion de l'étude est basée sur la liberté: nos collègues enseignent-ils "l'usage" de la liberté? D'autre part, l'étudiant ne se sent-il pas à l'étroit dans son imbecille de la rue Saint-Denis? les rues, les spectacles qui s'offrent à ses yeux, tout cela est-il de nature à le rendre fier de lui-même, fier de son Université et fier de sa race? Ce sont là autant de questions qu'il faut poser et auxquelles j'invite qui de droit à répondre. Ceux qui administrent les affaires de notre Université et ceux qui dirigent l'enseignement secondaire ont le devoir d'envisager ces questions et de les résoudre.

En attendant ces choses, qui ne se produiront peut-être jamais, il faut que les universitaires réagissent contre le mal dont ils sont les victimes inconscientes. Cette réaction, nous devons la faire en nous-mêmes. Un professeur — très écouté, celui-là — nous en a déjà indiqué le sens: nous devons être des multiplicateurs d'énergies. Nous devons aller puiser à la source des sciences, des lettres et des arts, nous devons approfondir les problèmes politiques et sociaux de notre pays, nous devons consentir aux sacrifices et aux durs labeurs.

Il y va de si belles choses! Il y va de l'avenir de notre Université, que nous devrions un jour voir assise au pied du Mont-Royal, telle une nouvelle Sorbonne avec de savantes ruelles d'étudiants. Il y va de notre avenir comme peuple et de la récompense d'une longue suite de martyrs subis à travers notre histoire. Il y va surtout de l'expansion des idées françaises et de la "gentillesse"... en notre pays.

L.-J. D.

DEMISSION

Nous avons la douleur d'annoncer à nos lecteurs que M. Édouard Chauvin, le nouveau président de la Faculté de Droit, a démissionné de la direction de l'Escholier, afin de consacrer le

meilleur de son temps et de son talent à la surveillance des intérêts de ses confrères.

Nous avons pensé d'encadrer l'Escholier d'une large bande noire, en signe de deuil, mais les temps sont si durs que nous n'osons nous permettre cet extra!

Lettre à "L'Escholier"

Cher messieurs,

Ma réponse aux lâches insultes proférées contre moi dans votre précédent numéro sera brève... mais émue.

Puisque vous avez eu la délicatesse de m'engueuler aussi salement je ne veux pas être en reste avec vous.

Nous vous laissons profiter d'un journal dont devant la loi nous sommes seuls et criminellement et civilement responsables.

Nous ne nous y serions jamais opposés, mais vu la tournure fielleuse qu'il prend, vu que vous poussez la galanterie jusqu'à tourner contre nous les armes que vous devez à notre bienveillance, veuillez s'il vous plaît ou même s'il ne vous plaît pas, vous enregistrer sous un autre nom ou cesser la publication de l'Escholier.

Je ne puis supporter plus longtemps la posture ridicule d'un homme qui se laisse adresser de grossières investives par d'autres qui, eux, se barricadent dans sa propre maison.

Vous fiant sans doute en l'impunité qui vous est assurée puisque vous n'êtes pas responsables devant la loi, vous avez écrit un article diffamant mon ami Maillet et l'avez mis dans une posture telle que s'il lui prenait fantaisie de nous poursuivre c'est Jean Chauvin, Victor Barbeau et moi-même qu'il poursuivrait.

Je ne veux pas m'attirer des désagréments seulement pour l'amour d'une clique de jeunes snobs.

Veuillez ne plus m'envoyer la feuille de chou que vous pourrez faire paraître à l'avenir.

Bien à vous,

UBALD PAQUIN

A NOS ABONNES

Ceux de nos abonnés qui n'auraient pas reçu ou ne recevraient pas régulièrement notre journal nous rendraient un grand service en nous en prévenant.

Nos remerciements à ceux qui se sont empressés de nous faire parvenir le prix de leur abonnement.

Avis aux Collaborateurs

Nous prions instamment nos collaborateurs et collaboratrices de n'écrire que sur un côté de leur feuille, afin que nous n'ayons pas à recopier tous leurs articles avant de les confier aux typographes.

Nous tenons aussi à avertir le "grand public" que nous ne pouvons accepter d'articles non accompagnés d'une signature responsable.

Feuilles Volantes

Il faisait bon... Le ciel neigeait des plumes de colombe, une douce brise agitait les sapins frileux, et ce souffle frais, passait à travers les branches sèches, jetait dans l'air, une toute gentille mélodie, qui nous rappelait... l'hiver...

Devant ma fenêtre, un espace s'étendait à perte de vue, blanc, uni... la ouate brillante qui tombait, les arbres inclinés qui saluaient en guise d'invitation, tout cela et un tas d'autres choses semblaient s'adresser à moi... Je trépiginais de rage, de ne pouvoir sortir de ma cage, et je m'en mordais les pouces jusqu'au sang. Enfin, hors de moi, je m'écriai (malgré la défense formelle qui m'était faite de parler, car j'étais en retraite pour m'être mal conduite à table): "Petite mère, laisse Fauvette sortir quelques instants, elle veut goûter à la neige." Hélas, des "non" et des "non" se succèdent aussi vite que les jolies étoiles blanches qui dansent follement. Que faire? Je courus bouder, maudissant la fatalité qui me retenait captive. Dans le brouillard de mes larmes, j'ai vu, ô rage, tout un régime de raquetteurs qui jouissaient de leur plaisir et me riaient au nez. Jusqu'au bossu de la mère Michel qui se trouvait là!... et Fauvette n'ira pas?... N'y pouvant plus tenir, je sortis, comme un éclair, de ma cage, bousculant tout sur mon passage. Je descendis quatre à quatre l'escalier et j'entraî en coup de vent dans la salle... Petite mère se trouvait là, et je tourmentai... longtemps... jusqu'à ce que l'on me donne enfin... la clef de la liberté.

Comme je ne fus pas longue à enfourcher ma jupe de laine et coiffer mon gros bonnet blanc qui me donne l'aspect d'un *Bonhomme Noël*!

Je pris mes ébats dans un immense banc de neige, faisant de magnifiques glissades, du toit de notre vieille grange au détour de la rivière en glace. Et *Tourbillon*, mon amour, mon bijou, tambour-major de tous les chiens du pays, manifestait son contentement par un "hou-hou-hou" continu et remuait vite, vite, le panache de sa belle queue! Rassasié de cette canonnade aux boulets de neige, je repartis sur mes raquettes avec les amis *Toinon* et *Toto*... d'à côté. *Tourbillon*, fidèle, léchait nos traces; nous marchions dans un désert tout blanc, et, en ce jour, comme en celui d'autrefois, où il neige des plumes de colombe, où une douce brise agite les sapins frileux, où un souffle frais passe à travers les branches sèches, jetant dans l'air une mélodie... d'hiver, en ce jour, comme en celui d'antan, ma pensée va dans le blanc... évoque ses plaisirs d'enfance, joies innocentes, pures comme la neige qui recouvre là-bas la terre où repose mon pauvre *Tourbillon*.

MANON CERISSETTE

Dans le potager de la Littérature Canadienne

"Une Fille de la Nouvelle France"
(suite)

J'ai commencé à vous parler, la semaine dernière, d'un petit livre qui a eu le tort d'être "traduit de l'anglais par une Fille de l'Empire" que je soupçonne d'avoir une idée tout à fait originale de la langue française.

Elle a un style si bizarre, notre *Fille de l'Empire*, que je crois faire œuvre utile en signalant "quelques échantillons de son art" aux amateurs de curiosités.

Tout d'abord, faisons remarquer qu'elle fait un usage on ne peut plus fréquent des majuscules, usage qui peut s'expliquer par la passion que toute bonne *Fille de l'Empire* doit avoir pour les grandes choses. — Qu'on ne soit donc pas trop surpris de lire: — Le conseil Souverain — un Intendant — la Colonie — le Fort Chambly — le Courreur de Bois — un Seigneur — une Seigneurie — un Manoir — la Tenure Seigneuriale — le Tomahawk en main, etc. Mais *too much of a good thing is good for nothing*, et notre savante traductrice l'a bien compris puisqu'elle écrit quelque part "le nouveau monde" et ailleurs "les français" bien qu'on puisse lire en certains endroits "la domination Française". Aux "ursulines" et aux "jésuites" elle refuse impitoyablement l'honneur de la majuscule, ce qui ne la gêne pas, cependant, d'écrire "Prêtre".

Une autre de ses bizarreries est d'écrire *sinon* en deux mots (si non) et *parce que* en un seul... quand ce n'est pas en trois (par ce que).

Mais on peut ne voir là qu'une simple fantaisie de typographie. Aussi convient-il de signaler des modifications plus graves apportées à la langue de Magdelaine de Verchères, comme, par exemple: Gaïeté — le rois — trafic — la teneur des Seigneuries, etc.

La grammaire, elle aussi, a subi aux mains de notre savante traductrice, des améliorations quelque peu compliquées comme on pourra s'en rendre compte par les exemples qui suivent:

"Un nombre importants d'officiers — un aide fut accordée — leur parents — leur champs — des officiers qui était obligés de — le principal artère de communication — provision coupé, séché et rentré au fort — féodalité imposé — dames invités — habitants isolées — terres confisqués — il était certains que — La Chesnaye, Repentigny et Boucherville furent investie — le pénombre — les premiers cinq années — de grandes horizons — le moulin et le four banals — droits banals — la Compagnie des Cents Associés... et combien d'autres encore!..."

Et voici quelques autres tournures de phrase assez extraordinaires:

"Sorel et Chambly dérivent leurs noms de — Leurs appels frappaient de sourdes oreilles — Critique mal placée — mises à part (put apart) pour d'autres officiers — les travaux de fouiller la terre — une bande de terre avec devanture sur le St. Laurent — une sélection des Mémoires de Saint-Simon — nombre d'entre eux joindront cette armée — ce fut assez pour qu'ils déversèrent — il contribua son portrait — il offrit une apologie pour son intrusion, etc., etc..."

Mais quelques citations plus longues pourront donner une meilleur idée du style de la traductrice:

"Les vieilles gens se livraient aux commérages tout en participant à la bonne CHERE offerte par le seigneur."

Ailleurs:

"Dans les petites Seigneuries, la chambre principale de Manoir, servait ordinairement de tribunal. La prison, s'il y en avait une, devait être dans un endroit sec sur le premier plancher (first floor!). Le misérable accusé était exposé à demeurer dans son vil cachot pour une période assez longue, puisque souvent le seul moyen de faire agir le Seigneur était d'en appeler à Québec."

Espérons que Québec ne se montrait pas trop sévère dans les peines infligées au Seigneur!

Et encore:

"Mais plus tard ce fut source de dispute qui devint éventuellement une des causes qui contribuèrent à l'abolition de la Tenure Seigneuriale... Bientôt la division et la subdivision devint une nécessité... Chaque tenure devenait un simple lambeau de terre, se prolongeant peut-être pour des milliers dans l'intérieur sans profit et presque inutile pour la culture... Conséquemment les habitants isolés vinrent à garnir les rivages pour des milles, leur donnant la ressemblance d'un long village éparpillé."

Que pensez-vous maintenant de cette peinture de la jeunesse québécoise:

"Les jeunes demoiselles de Québec étaient dans le ravissement et c'était à qui l'emporteraient dans l'art de se parer. Mais en grande partie c'était peine perdu, parce que toutes ces belles parures n'ajoutaient rien aux charmes personnels des filles de la Nouvelle France. La jeune canadienne était souple et de jolie taille. L'extravagance de leurs toilettes (de la Canadienne) n'en dissimulaient (l'extravagance) pas le bon goût... Elles étaient toujours bien chaussées."

Enfin, quel Québécois ne se pâmerait pas d'émotion à la lecture de cette scène du *dear old Quebec*:

"Montant la garde au château où, rangée pour la parade sur la grande betterie, des soldats disciplinés, bronzés par le soleil de Turquie contribuaient à esquisser une scène pittoresque vraiment réjouissante pour le sentiment populaire"

Le soleil de Turquie se promenant sur les ramparts! Heureusement que la Turquie n'était pas alors l'alliée de l'Allemagne!

La lecture de la *vie de Magdelaine de Verchères* et de *l'histoire de son époque* a fait naître à mon esprit la réflexion suivante que je m'empresse de communiquer à mes lecteurs: On fait quelquefois un tort à nos écrivains canadiens-français d'employer des anglicismes. Sapristi! Ils ont de qui tenir! La Mère Marie de l'Incarnation ne disait-elle pas (au dire de notre traductrice) qu'il y avait au Canada des "indésirables"!... Et on veut la canoniser! Frontenac était-il moins coupable lorsqu'il écrivait, en 1691 (toujours d'après la traductrice): "Nous manquons non seulement d'aliments, mais aussi d'ammunitions!"... Et c'est de la réponse de cet homme qu'eut peur Phips, le "hardi envahisseur"!

Avant de reléguer dans l'ombre la *Fille de la Nouvelle-France* je dois dire quelles ont été les raisons qui m'ont fait attacher tant d'importance à l'étude du livre de M. Doughty.

Tout d'abord, il me faut avouer qu'il a plus de valeur qu'on serait peut-être tenté de le croire par la critique que je viens d'en faire, car la reliure en est très élégante.

(Suite à la troisième page)



Les plus beaux CHAPEAUX de la saison, sont les magnifiques CHAPEAUX

VELOURS

A \$5.00 DE

R. & A. Masse
255 Rue Ste. Catherine Est

Nap. LeChasseur.

Phone Est 6413

Fit - Rite Tailoring Limited

485, RUE STE-CATHERINE EST

A tout étudiant qui nous amènera un de ses amis pour l'achat d'un paletot d'automne ou d'hiver, nous lui donnerons gratuitement un chapeau d'une valeur de \$2.50.

DEPOT DE JOURNAUX DE PHILIP
185a, Rue St-Denis "Au Coin"

Tous les journaux, cartes de Noël ou autres, cigares, cigarettes, tabac, revues, magazines

Achetez là votre "Escholier" avant de prendre le tramway, le vendredi soir

Théâtre Canadien - Français

ANGLE SAINT-ANDRE ET SAINTE-CATHERINE

SEMAINE DU 11 DECEMBRE

"LA FILLE DU TAMBOUR-MAJOR"

Opéra comique en 4 actes.

Musique d'Ambroise Thomas

BRUNEAU & MARTINEAU,

EST 4853.

126, SAINT-DENIS, TABACONISTES.

Assortiment complet de cigares, cigarettes, pipes et tabacs.

PAPETERIE, CRAYONS, ENCRE, ETC

COSTUMIERS

EST 697

Hôtel de Ville et Sainte-Catherine

Costumes à louer pour bals masqués, mascarades, soirées, etc., aussi un choix de perruques et postiches

Hôtel Bouillon

21-est, Sainte-Catherine

Café de luxe le plus moderne du Canada, cuisine excellente, et service parfait

Visitez notre "Chalet Suisse" après le théâtre

L. A. Morency
O. Morency.

Tél Bell Est 3262.

MORENCY Frères

Dorures et encadrements

346-est, Sainte-Catherine

(Près Berri)

SPECIALITES: meubles d'art, miroirs, tables consoles, paravents. MONTREAL

La Cie J. & C. BRUNET, PLOMBIERS

Fournisseurs de la "Maison des Etudiants"

223 St-Laurent. Tél. est 1835

FOURRURES

GROS ET DETAIL

Les lectrices de L'Escholier sont invitées à venir examiner nos magnifique modèles de fourrures.

Etudiants: Achetez vos bérêts chez

CHAS DESJARDINS & CIE

LIMITEE

130, RUE ST-DENIS

Jeunesse libérale

Sous la présidence de M. Irénée Vautrin, la jeunesse libérale aura l'honneur d'avoir, le 13 décembre, à l'édifice Dandurand, l'hon. Adéland Turgeon, orateur impeccable et très goûté.

Les étudiants sont spécialement invités.

ROYAL STORE

266, rue Ste-Catherine Est

Seule place à Montréal où l'on peut se procurer:

LES RUBANS AUX COULEURS DE TOUTES LES FACULTES

Achetez vos bérêts et vos cravates universitaires ici

10% D'ESCOMPTE AUX ETUDIANTS

Aux croix de guerre

328 EST STE-CATHERINE

Brillants étudiants de Laval, vous êtes des idiots si vous prenez vos repas ailleurs que chez AUZEBY.

Allez en foule goûter à ses pâtisseries et ses glaces exquis, et vous confessez qu'on ne peut trouver mieux à Montréal.

La Vraie Place

Pour vos chapeaux et casquettes, à prix modérés, est l'angle des rues Berri et Sainte-Catherine

Votre visite est sollicitée.

LE DEVOIR

EST LE JOURNAL PRÉFÉRÉ DES ETUDIANTS ET DE LEURS AMIS

parce qu'il publie les meilleurs articles Littéraires et Politiques, comme aussi toutes les nouvelles

Le DEVOIR peut être lu par tous les Membres de votre Famille.

Ce journal est imprimé à l'IMPRIMERIE POPULAIRE (limitée), 43, rue Saint-Vincent, Montréal, et publié par la Cie de L'Escholier.

ADIEUX

Mien, mon corps je donne et laisse
À notre grant mère la terre;
Les vers n'y trouveront grant gresse,
Trop luy a fait fain dure guerre.

VILLON.

Si fuz joyeux galan...
Dessus doloieux liet
Au jour d'uy suy gisan,
Mais, au fort, je m'en riz.

Me vivan de latin,
De savoir tout bouffy,
Lasse! Me meurs de fain
Sus mon doloieux liet.

De Robinet, d'Alain
Onc n'oy les plaisans diz.
Où sont François, Colin?
Mais, au fort, je m'en riz.

Fors que mon cuer se fent
Quant je vous voy, amys,
Deffuyant vistement
Mon tresdoloieux liet.

Je vueil vous dire adieux,
Car mon sens s'affoiblist.
Mes amys, priez Dieu...
Mais, au fort, je m'en riz.

Demain, enfans musarts,
Me treuverez roidy,
Car sera mor Girart
Sus son doloieux liet.

Mettez sus son tombel
Ce plaisant escript:
"Cy reste Colombel
Mais, au fort, il s'en rit."

Girart COLOMBEL

LE NOUVEAU CONSEIL
DE LA FACULTÉ
DE DROIT

Président, Édouard Chauvin, E.E.L.;
vice-président, Joseph Renaud, E.E.D.;
secrétaire, Georges Monarque, E.E.L.;
trésorier, Laurent Desjardins, E.E.L.;
maître de chapelle, Philippe Péloquin,
E.E.L.; porte-drapeau, Henri Desro-
siers, E.E.D.; conseiller de 3ème année,
Robert Bourassa, E.E.D.; conseiller de
2ème année, Aldéric Laurendeau, E.E.D.
conseiller de 1ère année, Robert Lari-
vière, E.E.D.

LE MONUMENT CAISSE

Lundi dernier, se tenait au Ritz-
Gagnon une assemblée monstre. M.
Caisse, debout sur une table, déversait
les flots de son éloquence enflammée
dans les quelques milliers d'oreilles qui
se pressaient à ses pieds (1).

Notre reporter, n'ayant pu se frayer
un passage à travers la foule compacte, et
l'enthousiasme étant si grand qu'on
n'aurait pu entendre voler douze mil-
lions de mouches, ne put entendre que
cette partie du discours de M. Caisse:

"Messieurs, je proteste de toute la
force de mes poumons contre la sugges-
tion faite par M. Lemire de m'élever un
monument. Il y a à l'Université Laval,
messieurs, un monsieur qui a sauvé la
vie à un grand nombre d'étudiants de la
Docte et Sapiente. Je veux parler,
messieurs, de l'ami Gagnon, et je suggère
qu'on élève un monument à ses fameuses
beans, la huitième merveille du monde."

A QUI DE DROIT

Messieurs,

Je relève dans l'article que vous avez
daigné me consacrer une simple phrase
qui dans ses quatorze mots contient
deux menteries. Ces deux menteries
s'emplifient d'une diffamation dont je
veux le croire vous n'avez pas soupçonné
l'envergure: "M. Maillet abandonna
ses amis au moment où l'avenir de
l'Escholier était gravement compromis."

Tout ce que j'ai abandonné l'an der-
nier, c'est la caisse et cela, les paperasses
en font foi, à une date où l'avenir du
journal était assuré comme peut-être il
ne le fut jamais dans la suite. (De la
même année, certes!)

J'ai abandonné la caisse parce qu'à
ce moment, pour des raisons qui ne re-
gardent personne, j'entrepris un voyage
en pays étranger. A mon retour j'étais
disposé à garder le trésor, mais le colla-
borateur qui m'avait remplacé me deman-
da la permission de continuer, arguant,
avec raison du reste, que cet
office l'aiderait à développer ses facultés
financières. Et je devins simple colla-
borateur, correcteur et garçon de dis-
tribution intermittent. (Nous étions
tous, en ces temps-là, intermittents.)

Cette calomnie abolie, je vous deman-
de la permission de commenter un peu,
puisque j'en ai l'heur, votre profession
de foi. Vous déclarez que vous êtes
"assez philistins pour croire qu'il ne
vaut pas la peine de gaspiller votre
jeunesse à préconiser des réformes dont
le seul résultat pratique est de recevoir
des crachats."

Hélas! messieurs, je suis persuadé que
vous ne vous rendez pas compte de
l'exactitude et de la vérité de cet aveu.

Bénissez, approuvez, glorifiez, chantez
l'autorité universitaire dans sa salle
d'escrime, dans sa spacieuse galerie-
promenade et dans ses latrines obstruées
d'ouate sanglante. Félicitez-vous de ce
que tous les étudiants qui n'ont pas le
bonheur d'aboier un "home" comme le
vôtre s'acnéissent solitairement dans leur
petite chambre du quartier latin. Que
vos cœurs exultent et tressaillent de
joie en songeant que vos confrères
pauvres et vos confrères de la campagne
en sont toujours réduits aux petites-
vices, aux bars, aux salles de jeu et aux
autres endroits où ils attrapent ce que
vous savez. Vivez dans l'étonnante
allégresse de votre servilité, avalez tou-
tes les grenouilles, laissez-vous conduire
et botter comme des enfants d'école, ne
vous "érigez" pas en "réformateurs",
ne "posez" pas à ceux qui ne peuvent
pas "vivre sans protester", ne soyez pas
dans des aventures où vous pourriez
heurter des pantius officiels, bref, mes-
sieurs, soyez satisfaits de tout autant
que vous êtes satisfaits de vous-mêmes.
Restez, puisqu'il doit en être ainsi, dans
l'eau stagnante mais, de grâce, f... la
paix à ceux qui n'y sont pas ou qui ne
veulent pas y être.

Quant à la lettre, rédigée par l'an-
cienne direction et que j'ai signée l'autre
jour en son nom, elle sera appuyée
publiquement par les autres signatures
dès que vous le demanderez. Il m'est
impossible, même avec la meilleure
volonté du monde, de prendre pour moi
le ridicule que vous vous y êtes efforcés
d'y voir.

Vous trouverez ci-inclus un billet de
cent sous pour mon abonnement; j'en-
courage autant que possible ceux qui me
diffament, ne fût-ce que pour la dis-
traction et pour la joie, disons...
intense que j'éprouve à leur répondre.

Je suis toujours, messieurs,
Votre très humble serviteur,
Roger Maillet.

Montréal le 4 décembre 1916.

DING!

...et la vieille pendule sonnait un
coup sourd et majestueux!

Je revenais justement d'une soirée
chez des amis, et j'avais promis de reve-
nir de bonne heure.

Avec le moins de bruit possible, je
monte l'escalier et entre à pas de loup
dans ma chambre et dans l'obscurité la
plus complète (la lumière m'aurait trahie
à coup sûr) je procède à ma toilette de
nuit. Je me heurtai partout, sur mon
lit, sur ma table et sur les chaises, et à
chaque fois je faisais à ce qu'il me sem-
blait un fracas épouvantable; plus j'évi-
tais de faire du bruit et plus j'en faisais.

Papa et maman dormaient dans la
chambre voisine, et moi qui espérais
leur cacher l'heure de mon retour, je
craignais qu'ils s'éveillent.

Ding!!! Encore cette malheureuse
pendule à répétition qui sonnait de
nouveau et ce second coup avait une
force qui ne lui était pas habituelle; on
aurait dit que consciente de ses actes,
ayant manqué son effet avec son premier
coup, elle voulait par son second me tra-
hir brutalement.

C'est ma perte, me disais-je, ils vont
s'éveiller.

En effet, je n'avais pas encore enfilé
mes deux pieds sous mes couvertures que
j'entendis la voix de mon père:

—Aline, es-tu revenue?

Semblant sortir d'un sommeil de
longtemps commencé, et tout en baillant
je lui réponds:

—Oh! il y a déjà bien looongtemps,
papa, bonsoir.

Quelle heure pouvait-il bien être? la
pendule sonnait un coup!

Heureusement qu'il y avait un peu de
marge: était-ce minuit et demie, une
heure, ou sa demie? c'était à moi de
profiter du doute.

—Aline, quelle heure est-il?

Ce fut un combat terrible que celui
qui se livra dans ma petite tête en ce
moment. —Vais-je mentir? J'en avais
horreur! Un éclair subit me frappa.
Mais, pour mentir, ne faut-il pas être
persuadé du contraire de ce que l'on dit,
et j'étais très loin de savoir l'heure
exacte; je pouvais donc en toute tran-
quillité de conscience dire une heure
approximative, et je choisis celle qui me
convenait le mieux.

—Minuit et demie, papa, bonsoir.

—Bonsoir.

Je me retourne dans mon lit, enfonce
ma tête dans les oreillers, et la couverture
tirée sous mon menton, j'appelle Mor-
phée à mon secours.

Mais ce qu'elle était sourde, ce soir là!
et elle ne voulait pas venir du tout!

Ding!!! Ding!!! Ah monstre!
vas-tu te taire, tu veux donc me perdre
absolument.

—Aline!!!

—Ca y est, j'étais prise; et je me sou-
venais avec désespoir qu'il y avait à
peine une demi-heure, j'avais dit qu'il
était minuit et demie, et deux heures
sonnaient!!!

Ah! cruelle Morphée, tu n'avais donc
pas plus épargné le père que la fille!

Une demi-heure ne lui avait pas
suffi pour se rendormir.

—Aline! Aline!

Je ne crois pas avoir jamais été aussi
enjoueuse et prévenante envers mon père
que durant cette nuit-là; vite à bas de
mon lit, je cours auprès de lui:

—Avez-vous besoin de quelque chose,
petit père? lui dis-je en l'embrassant.

—Si tu étais gentille, Aline, tu irais
arrêter la pendule... elle m'empêche de
dormir.

Qu'on aille donc dire après cela qu'il
n'y a pas de Providence pour tout le
monde!

Songez-donc qu'il y en a même pour
les petites menteuses.

ALINE

**SWEET
CAPORAL**

CIGARETTES

"LA FORME LA PLUS PURE
SOUS LAQUELLE LE
TABAC PEUT ÊTRE FUMÉ."
Lancet.